

dans les régions sportives au contraire, le spécialisme dût obligatoirement installer l'esprit pratique avec ses conséquences habituelles. Or c'est à un état de choses inverse que nous nous trouvons avoir abouti. Nous avons cherché à mettre l'esprit pratique en bas dans la foule et l'esprit chevaleresque en haut pour l'élite. Cela vaut mieux ainsi. Le danger pour la culture physique est qu'elle ne soit, en marge de la civilisation actuelle, comme une sorte de hors d'œuvre, qu'elle ne se rattache pas à cette civilisation par des liens assez étroits et solides, qu'elle n'en épouse pas les caractéristiques de façon suffisante. Or cette civilisation (pas besoin d'y insister à nouveau, n'est-ce pas ?) est tout imprégnée d'utilitarisme. Une culture physique basée sur l'utilitarisme a chance de s'y incruster comme le lierre le long du mur. Par contre toutes sortes de menaces de corruption pèsent sur le sport du fait de celui qu'on a si bien nommé « Sa Majesté l'Argent ». Ce ne sont pas des règlements qui y pourvoient. Il faut faire appel à tous les instincts généreux en les appuyant par quelque belle et noble armature d'aspect sensationnel, assez solide pour les soutenir, assez serrée pour les empêcher de s'évader. A l'olympisme est dévolu ce rôle essentiel; grâce au triple prestige que lui apportent l'histoire, l'art et le patriotisme, il saura le remplir efficacement.



Récits d'escrime.

Peu d'écrivains ont travaillé avec plus de talent et de compétence à faire connaître l'escrime ancienne que M. Gabriel Letainturier-Fradin, préfet du Département français des Hautes Alpes et lui-même escrimeur distingué. D'un de ses plus récents opuscules nous extrayons pour le profit et le plaisir de nos lecteurs les deux récits qui suivent.

« Le tournoi, primitivement simple exercice d'adresse sans prétention, explique l'auteur, ne devint que plus tard un prétexte à parades et à défis. Il quitta les abords sévères du château féodal pour avoir plus d'espace, plus de spectateurs dans les tribunes richement décorées. Il se divisa en « Tournoi ou mêlée en champ clos » en « Joute ou lutte entre deux chevaliers » en

« Behourd ou assaut d'une baraque » en « Pas d'armes ou défense d'un passage ». Un des plus amusants défis, peu connu du reste est celui que lancèrent en 1330 les bourgeois de Paris contre les bourgeois de province. En cette année les bourgeois parisiens députèrent cinq d'entre eux auprès du roi Philippe de Valois, pour lui demander qu'il voulut bien gracieusement leur permettre de jouter contre le reste des bourgeois du royaume. Le roi voyant cette demande appuyée par son frère le comte d'Alençon et par d'autres parents de la maison royale, leur permit de faire cette fête, mais à condition « qu'il n'y aurait pas d'émotion parmi le peuple ».

Imbus des récits mythologiques, les Parisiens pensèrent au roi Priam et à ses trente cinq fils. Il fut donc décidé que le rôle du roi Priam serait tenu par un nommé Regnier et ceux de ses fils par trente cinq bourgeois de Paris. En conséquence le pseudo roi Priam « pour l'honneur des dames » envoya son cartel à tous les bourgeois des villes qui avaient l'habitude de faire des joutes et exploits d'armes. Il leur manda que, pour l'amour de Pallas, et en l'honneur de la noble courtoisie, ils se rendissent à Paris. Là ils rompraient chacun leurs lances contre le roi Priam et ses fils les lundi et mardi après la fête de Notre Dame au mois d'août, c'est à dire en cette année de l'incarnation de Notre Seigneur, 1330.

Ce fut pour les Parisiens l'occasion d'une grande fête. On éleva dans un vaste champ compris entre la culture Saint-Martin et le Temple des tribunes et des échafaudages qui, au jour dit, furent envahis par une foule immense. Les nobles dames, les bourgeoises de Paris avaient pour la circonstance revêtu leurs plus riches habits. Regnier se présenta fièrement en tant que roi Priam accompagné de ses 35 fils et tous, sur le champ, coururent sus et joutèrent contre les bourgeois venus d'Amiens, de S^t Quentin, de Reims, de Compiègne et autres villes de France. Les provinciaux qui s'étaient présentés non moins cavalièrement croyaient, paraît-il, que les Parisiens étaient tout à fait ignorants des joutes et s'en montraient arrogants. Il y avait surtout un bourgeois de Compiègne, un nommé Poulet qui se distinguait par ses moqueries et faisait mine de vouloir donner des verges aux enfants de Paris déclarant qu'il les battrait comme des écoliers. Mais il y a loin des paroles aux actes. Dès le commencement de l'action, loin de briser aucune lance, il fut jeté bas par le plus malingre des fils de Priam. Honteux de son outrecuidance, il quitta aussitôt le champ clos, marri et confus.

Pendant ce temps, ceux de Paris, fièrement couraient et rompaient des lances contre tout venant pour « l'honneur des dames » et « l'exaltation de courtoisie »; ils remportèrent une victoire magnifique.

Le lendemain tous les bourgeois se rendirent en corps à l'Hôtel du Temple au bruit des tambours, des trompes et des cymbales. Le prix destiné aux gens de province fut acquis par un nommé Simon, bourgeois de Compiègne, pourtant bien mal en point malgré sa victoire car il avait une jambe brisée qui le retenait étendu dans une maison située près de l'hôpital Saint Jacques où on l'avait hébergé. La troupe s'y rendit ayant en tête une jeune parisienne, fille d'un drapier. Montée sur un cheval blanc, elle avait sur le poing un émerillon et portait une riche ceinture à laquelle pendait une somptueuse aumonière. Elle présenta au vainqueur éclopé le cheval, l'aumonière et l'émerillon, dignes prix de sa bonne contenance pendant la joute. Quant au prix destiné aux Parisiens, il fut remporté par un maître des comptes, Jacques des Essarts que la gravité de sa charge n'empêchait pas de combattre en champ clos et de recevoir des horions pour l'honneur des dames. Après cette passe mémorable chacun « tant de la ville que du dehors » regagna sa demeure paisiblement ».

Les temps ont changé. Nous voici à l'époque de la fameuse Maupin. Dira-t-on que les mœurs se sont adoucies ? Il n'y paraît guère car entre le récit précédent et celui qu'on va lire le plus ancien n'est certes pas le moins civilisé. Donc, nous raconte M. Letainturier, « le plus célèbre combat de la Maupin fut celui qu'elle livra à trois gentilshommes. Ces messieurs s'étaient permis de l'empêcher de faire sa cour à une jolie femme rencontrée au bal masqué qu'elle étourdissait de paroles ardentes dignes d'un jeune libertin. La chanteuse, après les avoir défiés, fit face aux trois hommes, et les laissa tous trois sur le terrain si mal en point qu'ils furent obligés de s'aliter pendant quelques semaines. Le bruit que fit cette rencontre obligea la Maupin à quitter Paris ».

La Maupin faisait école. « Au théâtre, les disputes finissaient souvent par de estocades. On peut citer l'exemple de M^{elle} Beaupré, attachée à la troupe du Marais et de Catherine des Urlis. A la suite d'une altercation, la Beaupré alla guerir deux épées nues, époinçées. Catherine des Urlis en prit une croyant badiner mais la Beaupré ne l'entendit pas de cette façon. Très montée elle se précipita sur Madame des Urlis, la blessa au cou et l'eut tuée si on ne fut venu au secours de la malheureuse.

Les grandes dames ne mettaient pas moins d'acharnement à régler leurs différends amoureux. Ainsi la marquise de Nesle et la marquise de Polignac, deux belles-sœurs cependant, éprises toutes deux du marquis d'Alincourt, second fils du duc de Villeroy, résolurent de s'expliquer les armes à la main pour savoir qui l'emporterait. Rendez-vous fut pris au Pré-aux-Clercs où leurs carrosses les conduisirent. Elles firent arrêter leurs gens, s'éloignèrent à grands pas et, après s'être querellées, chargées d'injures, elles se précipitèrent l'une sur l'autre, un couteau à la main. Elles se seraient entre-tuées si les domestiques qui suivaient de loin n'étaient accourus et ne les avaient séparées. La marquise de Nesle avait reçu une blessure au-dessous du sein et la marquise de Polignac une blessure au visage. »

Tels sont les récits du temps jadis. Et voici l'importante conclusion de M. Letainturier dont le jugement en cette matière fait autorité. « Les vrais combats sont devenus fort rares. Ceux qui nous ont fait l'honneur de suivre nos publications sur le duel savent que nous sommes loin de le regretter. Mais on irait moins souvent sur le terrain si, d'une part, les différends pouvant amener une rencontre étaient soumis à un jury d'honneur et si, d'autre part, les compte-rendus de duels étaient interdits par la loi.

Même dans l'état actuel de nos mœurs, les rencontres sont si peu nombreuses que l'escrime ne peut pas être considérée comme une préparation au duel. C'est un sport indépendant. Il met en jeu nos facultés d'attention, de sagacité, d'adresse, d'énergie; il constitue un excellent exercice moral et physique. D'autres sports tels que la lutte et la boxe ont conservé la rudesse ou la simplicité primitives. L'escrime a un caractère plus aristocratique. Ayant une histoire plus brillante que les autres sports, elle a gardé de ses étapes successives un charme plus vif et une séduisante poésie. Quand nous faisons assaut, notre pensée se reporte involontairement vers les chevaliers du Moyen-Age et vers les duellistes du temps d'Henri II ou de Louis XIII. Tout en luttant pacifiquement contre un bourgeois du XX^e siècle, il peut nous sembler — tant l'imagination est surexcitée par de prestigieux souvenirs — que nous combattons pour la dame aimée ou que, malgré les édits, nous allons, en pleine Place Royale, imiter l'exemple des Montmorency-Bouteville et provoquer la terrible colère de Richelieu... »

